

LE MYSTÈRE SAINT-EUSTACHE, “RIDING THE STAG” *

*CHEVAUCHER LE CERF

LAURENT CHARPENTIER

1. LE CERF DE LUMIÈRE
2. LA FORÊT PÉRILLEUSE
3. LA CHASSE SACRÉE
4. LA LÉGENDE DE SAINT JULIEN
5. LE CENTAURE
6. LE BAIN DE DIANE
7. LES RECETTES DU ROI MODUS
8. LA SAINT-BARTHÉLÉMY
9. LA VEILLE DE SAINTE AGNÈS
10. ARBORESCENCES
11. ILLUMINATION
12. SAINT EUSTACHE MARTYR

Dans la Légende Dorée, il est dit qu'après avoir eu la vision du Christ dans les bois du cerf qu'il chassait, Placide, le futur Eustache, tomba de cheval et resta une heure évanoui. C'est cette "heure" que nous mettons en scène, comme un rêve épars à travers l'église. Visions de forêts et de cerfs, légendes d'ici et d'ailleurs, songes et métamorphoses, apparitions incarnées en douze stations, à partir de textes divers (d'Ovide, Shakespeare, Chateaubriand, Rimbaud, Flaubert, Adalbert Stifter, Pierre Klossowski, Allen Ginsberg, Patti Smith...). Ces rêves du saint se mêleront à une histoire de l'église : tableaux et personnages célèbres s'incarneront, lors d'un « mystère » d'aujourd'hui, pour les 800 ans de Saint-Eustache.

« Suivez le cerf ! »

présentation par Laurent Charpentier

La légende dorée de Jacques de Voragine raconte la conversion du général romain de l'empereur Trajan, Placide, qui sera baptisé Eustache, et son martyr sous Hadrien. Cette conversion fait suite à une fameuse apparition dans une forêt – que le jésuite Athanase Kircher, aux alentours de 1665, croit pouvoir situer au Mont Vulturello, près de Tivoli – : l'apparition d'une lumière resplendissante et d'une croix entre les bois (ainsi qu'on nomme ses cornes) d'un grand cerf. C'est connu, ce cerf est devenu l'attribut du saint, et l'emblème de son église. Il inspira bien des peintres et graveurs, et parmi eux, le plus grand peut-être : Albrecht Dürer. Le motif apparaît à l'œil attentif en bien des points de l'église. À l'extérieur, à la cime des gables des transepts nord et sud, jaillissent des pattes antérieures, une tête et la ramure du cervidé, surmontée de la Croix. À l'intérieur, il est sculpté sur l'empâtement des lustres, et désormais finement gravé sur chacun des nouveaux bancs de l'église. Mais ce cerf crucifère se retrouve dans maintes cultures et religions. Il témoigne d'ailleurs, selon l'anthropologue Nicole Thierry, du phénomène des légendes partagées par des peuples et religions différentes, comme c'était le cas autrefois, autour des tombeaux des saints musulmans et chrétiens d'Anatolie et des Balkans. Certains historiens attribuent même une origine bouddhique à cette légende édifiante, développée opportunément au Moyen-Âge, sans doute à une époque (au VIIIème siècle) où l'art de l'icône a été mis en cause dans la culture chrétienne. Mais Jean Damascène fit la distinction entre l'adoration allant à Dieu seul et la vénération due à l'icône, et l'image du cerf porteur du Christ en fut légitimée. Tant est si bien qu'il y a huit cents ans, en 1224, on édifia, en lieu et place de la petite chapelle Sainte-Agnès du quartier des Champeaux à Paris, l'église Saint-Eustache, y transférant de Saint-Denis les reliques du martyr. Jean XXIII a fini par exclure ce saint du calendrier, et l'église identifia progressivement Eustache à Hubert, lui aussi, tel Saül avant eux, chasseur chassé, persécuteur poursuivi. Et c'est à la saint Hubert, le 3 novembre, que les trompes sonnent dans l'église Saint-Eustache son origine forestière. Le Moyen-âge fait de la forêt un lieu signifiant : s'avancer dans la forêt, c'est aller vers son destin, c'est ouvrir une porte vers un autre monde peuplé de légendes et de rêves. C'est cheminer vers une vérité qui dépasse celle des hommes et des femmes. Car la « selva selvaggia » de Dante, haute cathédrale d'arbres, est aussi une fenêtre vers le spirituel et le sacré. Si l'on s'y perd, c'est pour mieux s'y trouver soi-même. Alors, suivez le cerf !

L. CH.

Un jour qu'il se livrait à la chasse, il rencontra un troupeau de cerfs, au milieu desquels il en remarqua un plus beau et plus grand qui se détacha pour gagner une forêt plus vaste. (...) Comme il le suivait avec acharnement, le cerf parvint à gravir la cime d'un rocher. Placide s'approche et songe aux moyens de ne pas le manquer. Or, pendant qu'il considère le cerf avec attention, il voit au milieu de ses bois la figure de la Sainte-Croix, plus resplendissante que jamais, et l'image de Jésus-Christ, qui lui adresse ces paroles par la bouche du cerf : « Placide, pourquoi me persécutes-tu ? » En entendant cela, Placide, grandement saisi, tomba de son cheval ; revenu à lui après heure, il se releva et dit : « Faites-moi comprendre ce que vous me dites et alors, je croirai en vous. »

Jacques de Voragine, La légende dorée.

Après avoir eu la vision du Christ dans les bois du grand cerf, le futur saint Eustache tomba de son cheval et resta une heure entière évanoui. C'est cette heure-là que nous mettons en scène. Un « songe épars », comme dit Mallarmé, parmi l'église, où se mêlent, s'enlacent et se ramifient comme branchages dans les bois, songes et métamorphoses, chasses et sortilèges. Au Moyen-Âge, on donnait dans les églises des spectacles de théâtre qu'on appelait « mystères », jouant la vie des saints ou la Passion. Pour les huit cents ans de l'église Saint-Eustache, nous avons rêvé à un mystère d'aujourd'hui, autour d'Eustache et de son cerf. Nous voulons que l'église en soit le personnage principal, et nous proposons de la redécouvrir, réinventée par l'art chimérique de Johnny Lebigot, habitée par des comédiennes et des comédiens qui donnent vie à des récits, des poèmes, des théâtres, dans un parcours déambulatoire dans l'église comme une visite en douze stations.

- 1. *Le Cerf de Lumière, d'après la légende d'Eustache et autres légendes***
- 2. *La Forêt périlleuse, d'après les Lais de Marie de France et les Joyeuses Commères de Windsor de Shakespeare.***
- 3. *La Chasse sacrée, d'après l'épopée du Chasseur Biynöger***
- 4. *La Légende de Saint Julien, de Gustave Flaubert***
- 5. *Le Centaure, d'après Le bain de Diane de Pierre Klossowski***
- 6. *Le Bain de Diane, d'après les Métamorphoses d'Ovide (livre III, traduction Marie Cosnay)***
- 7. *Les Recettes du Roi Modus, d'après le Livre de chasse de Gaston Phoebus et le Livre de chasse du Roi Modus d'Henri de Ferrières***
- 8. *La Saint-Barthélemy, d'après Charly 9 de Jean Teulé.***
- 9. *La Veillée de Sainte Agnès***
- 10. *Arborescences, d'après de nombreux écrivains sur l'architecture gothique***
- 11. *Illuminations, d'après Keith Haring, Allen Ginsberg, Patti Smith et Arthur Rimbaud***
- 12. *Saint Eustache Martyr, extrait de la pièce de théâtre de Balthazar Baro (1637)***

1.

LE CERF DE LUMIÈRE

d'après La légende dorée de Jacques de Voragine

De nombreuses légendes, de toutes cultures, de toutes religions, racontent une même histoire, celle d'un cerf de lumière. Toutes nous ramènent vers une région centrale d'Anatolie, la Turquie actuelle, aux limites orientales de la Cappadoce, au lointain district d'Iliç, où il y aurait "un arbre toujours vert", toujours vivant, sous lequel s'est autrefois réfugié un animal traqué.

Un cavalier l'avait pris en chasse, parmi un troupeau de cerfs, et il avait particulièrement remarqué celui-là plus beau et plus grand que les autres, à la robe rousse, qui se détachait du groupe pour l'entraîner à travers une forêt plus vaste encore, jusqu'à ce sommet rocheux... Le cavalier le suivait avec acharnement. Au moment où le cavalier bandait son arc et s'apprêtait à décocher sa flèche vers la tête de l'animal, le cerf s'est retourné, lentement vers lui, sa ramure était immense et une lumière resplendissante apparut entre les bois de l'animal.

L'homme saisi de stupeur il s'immobilisa, par la bouche du cerf, la lumière divine lui parla :

LE CERF — Pourquoi me persécutes-tu ?

À ses mots, l'homme tomba de son cheval et la légende dit qu'il resta évanoui pendant une heure. C'est à cette heure d'évanouissement et de rêves que nous vous invitons à parcourir l'église, cette forêt périlleuse.

2.

LA FORÊT PÉRILLEUSE

TROUBADOUR —

Ki Deus ad doné en science,
De parler la bone éloquence,
Ne s'en deit taisir ne celer,
Ainz se deit volunters mustrer.
Si vus les plaist à receveir,
Mult me ferez grant joie aveir,
Si vos os faire icest présent.
Oez oez le comencement.

Guigemar noment le Dansel
En nul réaulme n'out plus bel :
Talent le prist d'aler chacier :
La nuit somunt ses chevaliers,
Ses vénéors et ses berniers ;
Al matin vunt en la forest,
Kar cel déduit forment li plest.
Guiguemar est un chasseur passionné.

Quand au fond d'un épais buisson,
il voit une biche avec son faon.

Tute esteit blanche cele beste,
Perches de cerf out sur la teste.

Les chiens aboient, la font bondir.
Guigemar tend son arc, et tire :
une flèche l'atteint au front.

d'après les Lais de Marie de France

La biche tombe sur le champ.

Alors la flèche rebondit,
traverse la cuisse de Guigemar
si fort qu'elle abat son cheval.
Il tombe dans les herbes épaisses,
près de la biche, bête qu'il blesse.

LA BICHE —

“Aï mi ! las, jeo suis ocise,
Et tu, Vassau, ki m'as nafrée,
Tel seit la tuë destinée ;
Jamais n'aies-tu médecine,
Ni par herbe, ne par racine,
Ni par remède ni potion
n'aura jamais la guérison
de la plaie faite dans ta cuisse
tant qu'une femme ne la guérisse.

Elle souffrira pour ton amour
plus de peine et plus de douleur
que nulle femme ne souffrit ;
Tu souffriras autant pour elle.

Votre amour émerveillera
tous ceux qui aiment, ont aimé
tous ceux qui aimeront après.
Va-t'en d'ici, me laisse en paix”

BRUISSEMENTS

La Divine Comédie, Dante

*Nel mezzo del cammin di nostra vita
mi ritrovai per una selva oscura
ché la diritta via era smarrita.
Ahi quanto a dir qual era è cosa dura
esta selva selvaggia e aspra e forte
che nel pensier rinova la paura!
Tant'è amara che poco è più morte;
ma per trattar del ben ch'i' vi trovai,
dirò de l'altre cose ch'i' v'ho scorte.*

UNE FILLE BICHE —

La dernière harde, Maurice Genevoix

Sous le poil de la bête et dans la poitrine de l'homme, ce serait les mêmes battements du sang, la même fièvre, le même acharnement passionné.

*Io non so ben ridir com'i' v'intrai,
tant'era pien di sonno a quel punto
che la verace via abbandonai.*

UNE AUTRE FILLE —

Le dieu cerf, Philippe Le Guillou

Ce récit, cette légende d'ombre et d'or, cette fable peut-être remonte de la nuit des temps, d'une époque lointaine, archaïque, tout entière placée sous le signe de la merveille et de l'effroi.

UNE AUTRE FILLE —

Guillaume Apollinaire

Aux lisières lointaines, les cerfs ont bramé

LAURENT —

Psaume 41, trad Paul Claudel

*Comme le cerf désire vers l'eau, ainsi mon âme vers Dieu !
mon âme vers la source des eaux !*

Les Joyeuses commères de Windsor, Shakespeare

UN ELFE — Trib, trib, fairies ! Sautillez, sautillez, mes fées. Venez, venez et rappelez-vous votre rôle ! trib, trib, sautillez, sautillez !

FALSTAFF — Minuit a sonné : l'instant approche ! Maintenant, que les Dieux au sang chaud m'assistent ! Souviens-toi, Jupiter, tu fus taureau pour ton Europe : l'amour te mit des cornes. Ô puissant amour, qui tantôt change une bête en homme, tantôt un homme en bête. Vous fûtes aussi, Jupiter, un cygne pour l'amour de Lédä. — Ô Jupiter faute bestiale ! commise sous l'aspect d'un volatile — la faute d'un volage ! Quand les dieux ont le feu au derrière, que feront les pauvres hommes ? Moi, me voici l'un des cerfs les plus gras de cette forêt. Rafraîchis pour moi ma saison du rut, Jupiter, sinon qui pourra me reprocher de pisser partout ma graisse ? Qui vient là ? Ma biche ?

UNE FÉE — Es-tu là, mon cher cerf ? My dear deer ? My male dear ?

FALSTAFF — Ma biche à la touffe noire ? Que le Ciel me lâche une pluie de patates douces, un tonnerre de chansons d'amour sur l'air de *Greensleeves*, une grêle de bonbons parfumés, et qu'il neige des racines aphrodisiaques ! Levez-vous vite, orages désirés de la tentation, let there come a tempest of provocation, je veux me réfugier là !

UNE FÉE — Une amie est venue avec moi, cher cerf de mon cœur, hart of my heart !

FALSTAFF — Partagez-moi comme un cerf braconné, un cuissot pour chacune. Quant à mes cornes, je les lègue à vos maris ! Est-ce que je suis un vrai coureur des bois, hein ? Est-ce que je parle comme Herne le chasseur ? Ah le petit Cupidon à présent tient parole : il me rend tout. Aussi vrai que je suis un fantôme, welcome !

Un bruit de cor.

UNE FÉE — Miséricorde quel est ce bruit ?

UNE FÉE — Le Ciel pardonne nos péchés !

FALSTAFF — Qu'est-ce qui se passe ?

LES FÉES — Fuyons, fuyons ! Away, away !

FALSTAFF — Je crois bien que le diable ne veut pas que je sois damné, de peur que l'huile que j'ai en moi ne mette le feu aux enfers. Sinon il ne contrarierait pas ainsi mes désirs !

LES FÉES — Fairies black, grey, green and white
You moonshine revelers, and shades of night
You orphans heirs or fixed destiny
Crier Hobgolin make the fairy oyes

FALSTAFF — Ce sont des fées. Qui leur parle mourra.
Ferme les yeux et couche-toi, voir ce qu'elles font, nul ne le doit.

UN ELFE — Vous, filez ! et si vous trouvez une vierge
qui ait, avant de dormir, trois fois récité ses prières,
dressez en elle les organes de ses rêves,
qu'elle jouisse du bon sommeil de l'enfance insouciante !

Mais celles qui s'endorment sans songer à leurs péchés,
bras, jambes, dos, épaules, flancs et tibias, vous les pincez !

UNE FÉE — Allez, allez !
Fouillez cette forêt, elfes, de fond en comble !
Les fleurs sont l'écriture des fées !
Partez, dispersez-vous.

UNE AUTRE FÉE — Mais comme toutes les nuits à une heure,
N'oublions pas de danser en chœur,
Autour du chêne de Herne le chasseur !

UN ELFE — Je vous prie, donnez-vous la main, prenez place,
Et que les vingt lucioles de nos lanternes
Guident notre ronde autour de l'arbre.
Mais attendez, je sens un homme de l'entre-deux terrestre

FALSTAFF — Les Cieux me protègent de cet elfe gallois ,
De peur qu'il me change en morceau de fromage

UNE FÉE — Vil reptile, ensorcelé de naissance

UN ELFE — À l'épreuve du feu soumettez le bout de son doigt
S'il est chaste, la flamme retombera
Sans lui faire mal, mais s'il tressaille,
C'est la chair d'un cœur corrompu

UNE FÉE — À l'épreuve du feu, venez !

UNE FÉE — Ce bois s'enflammera-t-il ?

Elles approchent de ses doigts des chandelles et Falstaff tressaille.

FALSTAFF — Oh oh oh

UNE FÉE — Corrompu, corrompu et impur en sa luxure !

UN ELFE — Autour de lui fées, chantez des vers moqueurs
Dansez d'un pas léger et en cadence le pincez !

LA CHANSON DES FÉES

Pincez-le, fées, à l'unisson
Pincez-le pour sa corruption
Pincez-le, brûlez-le, faites-le tourner une à une
Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus ni bougies ni étoiles ni cœur de lune

3.

LA CHASSE SACRÉ

d'après une légende turque

*Le chasseur turc Biynöger poursuit inlassablement la "biche blanche à la ramure d'or".
C'est une épopée. Il part à travers la montagne.*

LE CHASSEUR — Biche blanche aux bois d'or

Ton ascension de la montagne est comme le vol d'un oiseau dans le ciel
Tes bois sont comme des broches qui pénètrent mes chairs
La blancheur de ta robe, comme le lait nouvellement trait
Fine comme une femme qui danse le jour de son mariage
Ta ramure est d'or, ta tête scintille comme les neiges du Mont Albruz

Alors la biche lui apparaît en vision. Elle s'exprime dans la langue des hommes.

LA BICHE — Biynöger, cesse ta poursuite, toi qui fais pleurer les cerfs.

Je ne suis ni biche, ni diable ni djinn.

Je suis Fatimât, fille d'Apsati

qui règne depuis le sommet de la haute montagne et protège les animaux sauvages,
les mouflons et les cerfs, et qui punit ceux qui les chassent.

Maudit sois-tu, Biynöger, toi qui te régales de viande de cerf,
les corbeaux se régaleront de la tienne.

Elle le piège et le perd parmi les rochers escarpés entourés de précipices. Biynöger ne peut plus redescendre dans la vallée. Il survivra quinze jours sans boire et manger, et se jettera dans le vide.

LE CHASSEUR —

Parti chasser le cerf

vers sa montagne l'animal m'a attiré

Regret, regret d'avoir chassé le cerf

Allez, frères, moi, je reste sur le rocher.

Parti chasser le cerf

vers sa montagne l'animal m'a attiré

Que personne ne poursuive le cerf.

Il a perdu ses bois.

*Dans les cieux pleurent les anges et les
hommes sur la terre*

4.

LA LÉGENDE DE SAINT JULIEN

Flaubert

I

LA PETITE FILLE — Le père et la mère de Julien habitaient un château, au milieu des bois, sur la pente d'une colline.

Après beaucoup d'aventures, le bon seigneur avait pris pour femme une demoiselle de haut lignage.

Elle était très blanche, un peu fière et sérieuse. À force de prier Dieu, il lui vint un fils.

Alors il y eut de grandes réjouissances, et un repas qui dura trois jours et quatre nuits.

La nouvelle accouchée n'assista pas à ces fêtes. Un soir, elle se réveilla, et elle aperçut, sous un rayon de la lune qui entrait par la fenêtre, comme une ombre mouvante.

L'OMBRE — Réjouis-toi, ô mère ! ton fils sera un saint !

LA PETITE FILLE — Elle allait crier ; mais, glissant sur le rai de la lune, l'ombre s'éleva dans l'air doucement, puis disparut.

Les convives s'en allèrent au petit jour ; et le père de Julien se trouvait dehors, quand tout à coup un mendiant se dressa devant lui, dans le brouillard :

LE MENDIANT — Ah ! ah ! ton fils ! .. . beaucoup de sang !.. . beaucoup de gloire !.., toujours heureux ! la famille d'un empereur.

LA PETITE FILLE — Et il se perdit dans l'herbe, s'évanouit.

Les époux se cachèrent leur secret. Mais tous deux chérissaient l'enfant d'un pareil amour.

Quand Julien eut sept ans, sa mère lui apprit à chanter. Son père le hissa sur un gros cheval.

Un jour, pendant la messe, il aperçut une petite souris blanche qui sortait d'un trou, dans la muraille. Elle trottina sur la première marche de l'autel, et, après deux ou trois tours de droite et de gauche, s'enfuit du même côté. Le dimanche suivant, l'idée qu'il pourrait la revoir le

troubla. Ayant donc semé sur les marches les miettes d'un gâteau, il se posta devant le trou, une baguette à la main.

Au bout de très longtemps un museau rose parut. Il frappa un coup léger, et demeura stupéfait devant ce petit corps qui ne bougeait plus.

Un matin, il vit un gros pigeon qui se rengorgeait au soleil. Julien tourna son bras et d'une pierre, abattit l'oiseau qui tomba dans le fossé.

Le soir, pendant le souper, son père déclara que l'on devait à son âge apprendre la vénerie et il lui composa une meute.

Julien aimait chasser loin du monde, avec son cheval et son faucon. Il aimait, en sonnant de la trompe, suivre ses chiens qui sautaient les ruisseaux, remontaient vers le bois ; et, quand le cerf commençait à gémir sous les morsures, il l'abattait prestement, puis se délectait à la furie des mâtins qui le dévoraient.

Il tua des ours à coups de couteau, des taureaux avec la hache, des sangliers avec l'épieu, se défendit contre des loups.

Un matin d'hiver, il s'avança dans une avenue de grands arbres.

Un chevreuil bondit hors d'un fourré, un daim parut dans un carrefour, un blaireau sortit d'un trou, un paon sur le gazon déploya sa queue ; et quand il les eut tous occis...

LES ANIMAUX — ... d'autres chevreuils se présentèrent, d'autres daims, d'autres blaireaux, d'autres paons, et des merles, des geais, des putois, des renards, des hérissons, des lynx, une infinité de bêtes.

LA PETITE FILLE — Julien ne se fatiguait pas de tuer. Tout s'accomplissant avec la facilité que l'on éprouve dans les rêves.

Un spectacle extraordinaire l'arrêta. Des cerfs emplissaient un vallon, ils se réchauffaient avec leurs haleines que l'on voyait fumer dans le brouillard.

L'espoir d'un pareil carnage le suffoqua de plaisir.

De l'autre côté, il aperçut un cerf, une biche et son faon.

L'arbalète ronfla. Le faon, tout de suite, fut tué. Alors sa mère, en regardant le ciel, brama d'une voix profonde, déchirante, humaine. Julien, d'un coup en plein poitrail, l'étendit par terre.

Le grand cerf fit un bond. Julien lui envoya sa dernière flèche. Elle l'atteignit au front, et y resta plantée.

Le prodigieux animal s'arrêta ; et les yeux flamboyants, il répéta trois fois :

LE CERF — Maudit ! maudit ! maudit ! Un jour, cœur féroce, tu assassineras ton père et ta mère !

LA PETITE FILLE — Le cerf plia les genoux, ferma doucement ses paupières, et mourut.

LE CHASSEUR — Non ! non ! non ! je ne peux pas les tuer !

LA PETITE FILLE — Puis Julien songeait :

LE CHASSEUR — Si je le voulais, pourtant ?...

LA PETITE FILLE — Et il avait peur que le Diable ne lui en inspirât l'envie.

Julien s'enfuit du château, et ne reparut plus.

II

LE CHASSEUR — Julien marchait dans la forêt.

LA PETITE FILLE — C'était partout un grand silence.

LE CHASSEUR — Le bois s'épaissit, l'obscurité devint profonde.

LES ANIMAUX — Tout à coup, derrière son dos, bondit une masse plus noire, un sanglier.

LE CHASSEUR — Julien n'eut pas le temps de saisir son arc.

LES ANIMAUX — Il aperçut un loup qui filait le long d'une haie.

LE CHASSEUR — Julien lui envoya une flèche.

LES ANIMAUX — Le loup tourna la tête pour voir et reprit sa course.

LE CHASSEUR — Alors son âme s'affaissa de honte. Un pouvoir supérieur détruisait sa force.

LES ANIMAUX — Il y avait dans le feuillage un choucas monstrueux, qui regardait Julien ; et, çà et là, parurent entre les branches quantité de larges étincelles, comme si le firmament eût fait pleuvoir dans la forêt toutes ses étoiles. C'étaient des yeux d'animaux, des chats sauvages, des écureuils, des hiboux, des perroquets, des singes.

LE CHASSEUR — Julien darda contre eux ses flèches.

LA PETITE FILLE — Les flèches, avec leurs plumes, se posaient sur les feuilles comme des papillons blancs.

LE CHASSEUR — Il leur jeta des pierres.

LA PETITE FILLE — Les pierres, sans rien toucher, retombaient.

LE CHASSEUR — Il se maudit, étouffait de rage.

LES ANIMAUX — Et tous les animaux qu'il avait poursuivis firent un cercle autour de lui.

LES ANIMAUX — Le serpent sifflait, les bêtes puantes bavaient. Les singes le pinçaient en grimaçant, la fouine se roulait sur ses pieds.

LA PETITE FILLE — Ils semblaient méditer un plan de vengeance.

LE CHASSEUR — C'était le jour, il reconnut le faîte de son palais.

Il enfonça la porte d'un coup de poing ; mais, au bas de l'escalier, le souvenir de sa chère femme détendit son cœur. Elle dormait sans doute, et il allait la surprendre. Ayant retiré ses sandales, il tourna doucement la serrure, et entra.

LA PETITE FILLE — Les vitraux obscurcissaient la pâleur de l'aube.

LE CHASSEUR — Julien avançait vers le lit, perdu dans les ténèbres au fond de la chambre. Quand il fut au bord, afin d'embrasser sa femme, il se pencha sur l'oreiller où deux têtes reposaient l'une près de l'autre. Alors, il sentit contre sa bouche l'impression d'une barbe. Il se recula, croyant devenir fou ; mais il revint près du lit, et ses doigts, en palpant, rencontrèrent des cheveux qui étaient très longs. Un homme ! un homme couché avec sa femme !

Il bondit sur eux à coups de poignard, avec des hurlements de bête fauve. Puis il s'arrêta. Les morts, percés au cœur, n'avaient pas même bougé. Il écoutait leurs deux râles qui s'affaiblissaient. Un autre, tout au loin, les continuait. Cette voix plaintive se rapprochait, s'enfla, devint cruelle ; et il reconnut le brame du grand cerf noir. (Orgue fin)

LA PETITE FILLE — Comme il se retournait, il crut voir, dans l'encadrure de la porte, le fantôme de sa femme, une lumière à la main.

LE CHASSEUR — Son père et sa mère étaient devant lui, étendus sur le dos avec un trou dans la poitrine ; et leurs visages avaient l'air de garder un secret éternel.

LA PETITE FILLE — Et voilà l'histoire de saint Julien l'Hospitalier, telle à peu près qu'on la trouve, sur un vitrail d'église, dans mon pays.

PROCESSION

5.

LE CENTAURE

Le bain de Diane, Pierre Klossowski

J'aimerais vous parler de Diane et d'Actéon.

Ces deux mots luisent soudain comme une explosion de splendeurs et d'émotions. Qu'ainsi les noms de Diane et d'Actéon restituent pour un instant leur sens caché aux arbres, au cerf altéré, à l'onde, miroir de l'impalpable nudité.

Est-ce aux théologiens que nous demanderons si de toutes les théophanies qui se soient jamais produites, il en est une plus déconcertante que celle où la divinité se propose et se dérobe aux hommes sous les appas de la vierge éclatante et meurtrière ? Ou bien serait-ce plutôt aux mages, aux astrologues, aux accoucheuses, ou mieux encore à d'illuminés cynégètes de nous interpréter ses emblèmes...

Chasseurs qui l'invoquez, gardez-vous de trop scruter cette contradiction : vous connaîtriez un sort trop semblable à celui du gibier. L'arc que vous bandez est matière flexible du sacrement de la vierge ; à chacun de vos désirs répond une flèche de son carquois. Et c'est votre destin : si vos traits frappent la proie visée, c'est au prix de vos convoitises.

Est-il vision plus folle que celle entre les feuillages écartés qui s'offre aux yeux d'Actéon ? Rêve-t-il vraiment si fort en plein midi, au son du cor ? Était-ce le hasard ou le désir tâtonnant qui guidait ses pas dans la voie du salut, au sein de la malédiction ? A-t-il vraiment cru la vierge prenable dans l'imprenable divinité ? Actéon masque son visage d'une tête de cerf et s'avance vers la source, dans la grotte. Il attend qu'*elle vienne*.

Pendant ce temps, Diane invisible considère Actéon imaginant la déesse nue. C'est au fur et à mesure qu'Actéon s'abîme dans sa méditation que Diane prend corps. Ce corps, c'est à l'imagination d'Actéon qu'elle l'emprunte. Diane pouvait choisir une autre forme visible : biche, ourse, ou quelque forme qui eût terrifié Actéon et l'eût maintenu à distance. Mais tout au contraire : adorable en tant que déesse, elle veut l'être aussi en tant que femme dans un corps qui, sitôt vu, échauffe la tête à un homme mortel.

Un grand cerf, blanc comme la neige, sépare Actéon de la divinité : et couvrant le dos de la déesse des forêts, le roi cornu entre dans son royaume. Les nymphes l'ont accueilli avec jubilation ; elles le flattent de mille manières, lui font des passes entre les bois, sur le front, le long du col, et bientôt sur les flancs et sous le ventre ; il agite la tête, trépigne avec innocence, et elles l'amènent auprès de la déesse ; mais les appas de Diane se fondent dans la pure lumière qu'elle répand et bientôt, de son front maintenant invisible, il n'est que le diadème qui atteste sa présence : croissant lumineux, il s'élève au-dessus de la crête des monts et va se placer dans la voûte émeraude du crépuscule.

6.

LE BAIN DE DIANE

Les Métamorphoses, Ovide (trad Marie Cosnay)

DIANE — Quel crime dans une erreur ?

Il y avait une montagne couverte de cadavres de bêtes variées
et déjà le jour, au milieu, resserrait les ombres des choses
et le soleil était à distance égale de deux bornes
quand le jeune homme, d'une voix tranquille, a appelé
ses compagnons de chasse, perdus dans des coins écartés :

ACTÉON — Nos filets sont mouillés, ami, nos fers aussi, du sang des bêtes,
et notre jour a eu son plein de chance. Quand la nouvelle
Aurore, portée sur ses roues de safran, conduira sa lumière,
nous poursuivrons le travail ; maintenant Phoebus est au milieu
de la terre et il craquelle les champs par ses vapeurs.
Cessez votre œuvre et emportez vos filets nouveaux.

DIANE — Les hommes suivent les ordres et interrompent le travail.
Il y avait une vallée dense d'épicéas et de cyprès pointus.
Son nom ? Gargaphie, lieu sacré de Diane aux jupes retroussées,
et tout au fond du bois il y avait une grotte
d'aucun art travaillée ; elle imitait l'art
par son génie, la nature ; de pierre ponce vivante
et de tuf léger, elle avait fabriqué cette voûte naturelle.
Une source coule à droite, transparente de petite eau,
troussée d'une large ouverture à la margelle de gazon.
La déesse des forêts, fatiguée de la chasse, venait ici
baigner de rosée son corps de vierge.

Elle descend, remet à une des nymphes
chargée des armes sa lance, son carquois et son arc détendu.
Une autre reçoit sur les bras le manteau,
deux encore détachent les chaussures de ses pieds : et la plus douée,
Crocale, fille d'Isménos, noue les cheveux flottant
sur le cou ; elle garde les siens libres.
Elles recueillent l'eau de source, les nymphes et la versent dans d'amples vases.
Pendant que sur la fille de la Titane perle ce nectar,
le jeune Actéon, qui a suspendu son labeur,
erre dans la forêt inconnue, d'un pas incertain ;
il arrive au bois sacré : ses destins l'y portaient.
À peine il entre dans la grotte où ruissellent les sources
que les nymphes, comme ça, toutes nues, quand elles voient
un homme, frappent leurs poitrines, et de hurlements soudains
remplissent la forêt. Elles se pressent autour de Diane,
la cachent de leurs corps. Mais la déesse est plus
grande qu'elles et, de son cou, les dépasse toutes.
Cette couleur du soleil qui choque les nuages, les claque
et les teint, cette couleur de l'aurore pourpre,
c'est celle au visage de Diane qu'on a vue sans rien.
Entourée par la foule dense de ses compagnes,
elle se tient sur le côté et tourne son visage :
comme elle voudrait ses flèches rapides !
Elle prend ce qu'elle a : les eaux. Elle les puise, à la figure du garçon
les jette, arrose les cheveux d'ondes vengeresses
et ajoute ces mots : présages du désastre futur :
"Tu veux raconter que tu m'as vue sans voile ?

Si tu peux, raconte.” Elle ne menace pas plus.
Elle donne à la tête arrosée des cornes de cerf,
elle donne au cou la longueur, fait pointer le bout des oreilles,
change les mains en pieds, les bras en longues
jambes et couvre le corps d’une peau tachetée.
Elle ajoute l’épouvante. Le héros fuit
et en pleine course s’étonne de sa rapidité.
Quand il voit figure et cornes dans l’eau :

ACTÉON — Pauvre de moi –

DIANE — va-t-il dire, mais sa voix ne suit pas,
il gémit, c’est sa seule voix ; des larmes, sur ce visage
qui n’est pas le sien, coulent ; seul son esprit d’avant demeure.
Que va-t-il faire ?

ACTÉON — Rentrer à la maison, au palais royal ?
ou se cacher dans les forêts ?

DIANE — La honte empêche ceci, la peur cela.
Il hésite et ses chiens le voient. Les premiers,
d’un aboiement donnent le signal.
Puis les autres accourent, plus vifs que brise rapide,
tous – tous ceux qu’il serait trop long de nommer.
Tous, désirant cette proie,
le chassent, par grottes et rochers et coins inaccessibles,
partout où c’est difficile, partout où il n’y a pas de route.
Lui, il fuit par ces lieux où souvent il a chassé.
Hélas, il fuit ses serviteurs. il voudrait crier :

ACTÉON — Je suis Actéon, connaissez votre maître !

DIANE — Les mots lui manquent

Les chiens tiennent leur maître,

tous portent les dents sur le corps.

Aucune partie n'est sans blessure. Il gémit, d'un son

qui n'est pas d'un homme et que ne pourrait pousser

un cerf ; il remplit de ses tristes plaintes les hauteurs qu'il connaît.

À genoux, suppliant, pareil à celui qui demande,

il tourne autour de lui un visage muet et ses bras.

Ses compagnons, avec les encouragements de coutume,

sans le reconnaître, excitent la troupe rapide, des yeux cherchent Actéon,

tant qu'ils peuvent appellent –

LES COMPAGNONS — Actéon ! Actéon ! Actéon ! (Marche funèbre orgue)

DIANE — comme s'il n'était pas là

le paresseux, pour recevoir le spectacle de cette proie offerte !

Il voudrait ne pas être là mais il est là ; il voudrait voir

et ne pas sentir les sauvageries de ses chiens.

Ils viennent de partout et dans le corps, museaux plongés,

lacèrent leur maître sous image de faux cerf.

Et rien, jusqu'à ce que le vie finisse avec toutes les blessures,

jusqu'à ce que la colère de Diane en carquois se rassasie.

La rumeur est double : pour les uns la déesse semble

plus cruelle qu'il n'est juste. Les autres la louent, la disent digne

de sa stricte virginité. Tous se trouvent des raisons.

7.

LES RECETTES DU ROI MODUS

*d'après le livre de chasse de Gaston Phoebus
et le livre de Chasse du Roi Modus*

MODUS — C'est une bonne chasse que du cerf, car c'est belle chose que bien quêter un cerf et le détourner, et belle chose le laisser courre, et belle chose le chasser, et belle chose le rechasser, et belle chose les abois, soit sur l'eau, soit sur terre, et belle chose la curée, et belle chose bien l'écorcher, bien le dépecer et lever les droits, et belle chose et bonne la venaison. Et c'est belle bête et plaisante, si bien qu'à tout considérer, je tiens que c'est la plus noble chasse à laquelle on puisse se livrer.

L'ÉLÈVE — Comment doit-on vider un cerf ?

MODUS — On met le cerf sur le dos, les quatre pieds en l'air, en ayant soin de mettre les cornes le long du corps, de sorte que le corps soit entre les deux cornes, les andouillers fichés en terre? Coupe-lui en premier les testicules, qui sont appelés en vénerie daintiers. Fais ensuite une petite incision aux testi... aux daintiers avec ton couteau et pends-les à une branche fourchue où l'on pend plusieurs choses qu'on retire du cerf. Ensuite coupe le cuir du cerf tout le long du corps depuis la gueule par-dessus le ventre jusqu'au cul. Puis pends le cerf par le pied droit de devant, coupe le cuir tout autour au-dessous du joint du pied et fends le cuir tout le long de la jambe depuis ta coupe jusqu'à l'incision que tu as faite sur la hampe, appelée poitrine par les bouchers. Tu dois faire de même avec la jambe gauche de devant. Prends ensuite la jambe de derrière, coupe le cuir tout autour au-dessous du joint du pied, de la façon dont tu as coupé les autres jambes : puis fends le cuir sur le jarret tout le long de la jambe, jusqu'à ta coupe première entre le cul, où tu as ôté les daintiers. Fais de même avec la jambe de derrière de l'autre part. Maintenant tu commenceras à l'écorcher par les jambes, et quand tu écorches le corps prends garde que tu n'oublies pas de lever le parement. Mais tu ne dois pas couper la queue : coupe le cuir bien près de la queue et laisse un peu de cuir bien près du cul, tout autour. Ne coupe pas les oreilles, laisse-les à la tête, et coupe le cuir par derrière les oreilles tout à travers, laissant de grands lambeaux de cuir pendants.

8.

LA SAINT-BARTHÉLÉMY

librement adapté de Charly 9, de Jean Teulé

CHARLES — Un mort ?

CATHERINE — *(silence)*

CHARLES — Quoi ? Vouloir que j'ordonne, pour cette nuit, l'assassinat d'un convalescent surpris en plein sommeil ? Mais vous n'y pensez pas, ma mère ! Et puis quel homme, l'amiral de Coligny que j'appelle "mon père". Jamais je ne scellerai cet édit !

CATHERINE — *(silence)*

CHARLES — Comment pouvez-vous venir me réclamer la mort de mon principal conseiller qui déjà hier matin, sortant du Louvre, fut arquebuser dans la rue par un tueur caché derrière du linge séchant à une fenêtre ? Ambroise Paré dit qu'il s'en sortira... Je m'en réjouis...

CATHERINE — Pas nous...

CHARLES — Mais mamma ...

CATHERINE — Charles, écoute-moi... Gaspard de Coligny de Châtillon, certes grand amiral de France mais aussi chef du parti protestant, a maintenant trop d'emprise sur toi. Et depuis des semaines il te presse en secret d'intervenir aux Pays-Bas espagnols.

CHARLES — Comment le savez-vous puisque c'est en secret ?

CATHERINE — Je le sais ! Je sais tout ce qui se passe au Louvre ! Ton jeune frère Henri – Mes Chers Yeux – ...

CHARLES — *(tic)*

CATHERINE — ...ainsi que l'église et moi, ne voulons pas de cette guerre. Ne nous attirons pas la colère du Papa.

CHARLES — *(silence)*

CATHERINE — Ma ! Quelle chaleur encore à bientôt dix heures du soir...
Quand Colligny sera exterminé à la hache, il faudrait ensuite égorger La Rochefoucauld.

CHARLES — Foucauld ? Mon ami ? Deux morts ?

UN MARÉCHAL — Enfin.. deux.. Un peu plus, Majesté... il nous faudra ensuite cogner à l'huis chez quelques autres grands chefs protestants. En tout, on devrait arriver à six.

CHARLES — Six morts ? Mais je croyais que lundi on avait marié ma catholique sœur Marguerite avec le protestant Henri de Navarre en signe de réconciliation entre les deux religions...

LE MARÉCHAL — Justement... C'est une opportunité... Pouvoir en une nuit couper toutes les têtes du dragon de l'hérésie...

CATHERINE — On en tue dix et basta...

CHARLES — Dix ? J'avais entendu six.

CATHERINE — Oh six, dix...

LE MARÉCHAL — Vous chipotez, Majesté ! En tout cas, pas plus de cent !

CHARLES — Cent morts ?

LE MARÉCHAL — Nous tenons la bête dans les toiles. Hâtez-vous d'envoyer les piquiers !

CHARLES — (*observe une tapisserie*) Ce cerf a un œil bleu. Regardez ... Bizarre... Un cerf a toujours l'oeil noir... Jamais je n'ordonnerai ce que vous me réclamez.

HENRI — Je vous l'avais dit qu'il n'oserait pas. C'est un chapon-maubec.

CHARLES — Moi, poltron ? Henri, tu oses me dire ça, toi, le fot-en-cul !

HENRI — Qu'à Dieu ne plaise, si c'est moi qui avais un an de plus que toi, le Conseil Royal ne perdrait pas son temps...

CATHERINE — Il est vrai, Charles, que Mes Chers Yeux aurait eu, sans hésiter, ce courage. Son ennemi, il ne l'appelle pas "mon père"...

Grognements de chiens.

CHARLES — *(avec une arbalète)* Et si je vous tirais à tous deux un carreau dans la tête ?

HENRI — Avec ton courage de biche ? (Il rit.)

Grognements de chiens.

CHARLES — Ah mais ça ne ferait pas cent mais mille morts...

HENRI — Peut-être.

CHARLES — Mille morts ?

LE MARÉCHAL — Nous ne ferons qu'appliquer vos ordres, Altesse

Cloches

CHARLES — Passé minuit, quel saint fêterons-nous ?

HENRI — Barthélémy.

LE MARÉCHAL — Vers deux heures du matin, la grosse cloche de Saint-Germain l'Auxerrois sonnera la bénédiction des poignards. Toutes les cloches de Paris lui répondront.

CHARLES — Nous passerons de mille à dix mi mi mi... Dix mille morts ?

HENRI — Voire vingt mille.

CHARLES — Ce serait effroyable. Ce serait...

HENRI et CATHERINE — Fait.

CATHERINE — C'est cruauté d'être humain et humanité d'être cruel.

CHARLES — Ce serait un abattoir.

HENRI — Il nous faut ces crimes ...

CATHERINE — ... que tu réprimes...

CHARLES — Diable de rime...

HENRI — Bon tu te décides ? Ou ce sont nous qui allons mourir dans quelques heures ! En ce moment, les Huguenots font le même complot que nous. Ils veulent nous saigner.

CHARLES — Et Navarre ? Et Condé ?

HENRI — Dague sous gorge, tu devras leur demander : "Mort ou messe ?"

CHARLES — C'est une chose que je ne peux faire.

CATHERINE — Un roi peut ce qu'il veut. Dis : "Je le veux."

CHARLES — (à peine audible) Je le veux...

CATHERINE — Je n'entends pas.

CHARLES — (à peine plus fort) Je le veux...

CATHERINE — Tu veux quoi ?

CHARLES — Qu'on les tue.

CATHERINE — Combien ?

CHARLES — Tous, tous ! Tuez-les tous !

CATHERINE — Et ?

CHARLES — Et donnez-y ordre promptement !

LE MARÉCHAL — Le Roi commande. C'est la volonté du Roi. Le Roi le veut !

On entend une nuée de corbeaux charognards.

Puis une musique de messe (Ecce Deus)

CHARLES — *(en prière et en pleurs)* À moi ! À moi !

Son des trompes. Un cerf apparaît.

CHARLES — *Forêt, haute maison des oiseaux bocagers ! Plus le cerf solitaire et les chevreuils légers Ne paîtront sous ton ombre, et ta verte crinière Plus du soleil d'été ne rompra la lumière.*

Il sonne du cor à tue-tête. On entend la forêt.

LE MARÉCHAL — Il est bizarre

HENRI — La chasse lui permet de repousser les audiences, de faire traîner les décisions.

LE MARÉCHAL — Sa jeunesse égarée n'aimera rien plus que les orgies sanguinaires, tuer les cerfs qui pleurent de leur oeil noir, transpercer les biches et les faons qui naissent...

CHARLES — Hue ! Oh dia ! gare là ! hue ! harri bourriquet !

Musique. Modus et son élève apporte des mets succulents.

MODUS — Terrines d'alouettes, mauviettes farcies, pâté de cerf...

CHARLES — *(se réveille)* Je peux goûter au pâté ?

Donnez-moi du pâté je suis le Roi de France

Apparaissent Diane chasseresse, des nymphes, des fées, des animaux et une petite fille qui chante "Cerf cerf ouvre moi ou le chasseur me tuera". Charles éternue.

CHARLES — Il fait trop froid pour traquer la bête en forêt. Je chasserai ici, au Louvre.

(aux animaux) Ahahah je vous tiens, vous ne m'échapperez plus...

LE MARÉCHAL — Majesté, La Rochelle est tombée aux mains des Huguenots ! Elle s'est proclamée République et combat l'armée du Roi.

CHARLES — Je ne suis pas là ! Je ne suis pas là ! Je ne suis pas là...

CATHERINE — il marine encore son remords...

HENRI — Le remords, c'est un rat mort, qui pue.

Charles en chemise de nuit, chasse les animaux...

CATHERINE — Ah, elle est belle la France avec un roi pareil...

HENRI — Mamma, tu pourrais réclamer à ton mage astrologue, Cosme Ruggieri, la confection d'une poupée de cire à l'image de Charles, qu'on percerait d'aiguilles.

CHARLES — Petits, petits, petits...

CATHERINE — Mes-chers-yeux, il faudra lui faire signer une lettre indiquant que s'il lui arrive malheur, il te désigne comme successeur.

Ruggieri aide Catherine à monter au sommet de la colonne astronomique.

CATHERINE — 145, 146, 147 marches ! ouf ! Il faut en faire des efforts pour atteindre le Ciel ! Mamma mia ! *(Elle boit.)*

son cosmique.

CATHERINE — Le revoilà !

CHARLES — Quoi ?

CATHERINE — *(Longue vue)* Le feu en l'air.

RUGGIERI — La comète.

CHARLES — Eh bien ?

CATHERINE — (silence)

CHARLES — La comète ? Eh bien ?

RUGGIERI — Elle présage la mort prochaine du roi.

Ruggieri profère une prophétie. Charles regarde à la longue vue.

CHARLES — Et tous ces graffiti !

RUGGIERI — “Roi de rien !” “Ton règne est un carnage ! Tu mourras comme un chien qui enrage !” “La France est lasse !” “François Ier, reviens!” (*Il transperce d’aiguilles la poupée*)

CHARLES — Les astres ne me protègent plus. Je ressens comme des aiguilles qui me transpercent. (*Il s’évanouit*)

LE MARÉCHAL — Toujours vos cauchemars, Majesté ?

CHARLES — La conscience me ronge sur le soir et la nuit, me gronde. Au matin, elle siffle en serpent. Ma propre âme me nuit. Elle-même se craint. D’elle, elle s’enfuit...

LE MARÉCHAL — Mais où allez-vous, Sire ?

CHARLES — (à cheval) Hue dia ! (il renverse des peintres)

Bruit du Cor. Charles chasse à courre dans le Louvre.

Un vieux cerf glisse sur les dalles en marbre. Un troupeau de cerfs défoncent les bancs, les portes. Cor. Brame. Réapparaît Diane dans la cavalcade.

LE MARÉCHAL — C’est le diable incarné ! Qui a ordonné commandé ça ? Qui a commandé l’abattage ?

CATHERINE — Moi !

10.

ARBORESCENCES

QUATREMÈRE DE QUINCY — Frappés de cette sorte d'impression religieuse que produit sur le spectateur l'effet de ces vitraux mystérieusement obscurs, nous comparons cette impression à celle que font éprouver d'épaisses et de hautes forêts.

WILLIAM STUKELEY — Rien dans l'architecture gothique n'aurait pu me séduire autant, et j'estime que c'est la meilleure manière de construire, parce que l'idée en est tirée d'une allée d'arbres dont les ramures sont étonnamment imitées par la voûte.

GOETHE — La Cathédrale s'élève comme le plus sublime arbre de Dieu, avec ses vastes arches, ses milliers de rameaux, ses millions de branchettes, proclamant aux yeux de tous la gloire de Dieu.

MONTESQUIEU — Un bâtiment d'ordre gothique est une espèce d'énigme pour l'œil qui le voit, et l'âme est embarrassée comme quand on lui présente un poème obscur.

WILLIAM WARBURTON — L'architecture gothique est née de la forêt.

CHATEAUBRIAND — Les forêts ont été les premiers temples de la Divinité et les hommes ont pris dans les forêts la première idée de l'architecture. Les forêts des Gaules ont passé à leur tour dans les temples de nos pères, et nos bois de chênes ont ainsi maintenu leur origine sacrée. Ces voûtes ciselées en feuillages, ces jambages qui appuient les murs et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique, tout en fait ressentir la religieuse horreur, les mystères et la divinité.

BAUDELAIRE —

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

VIOLLET-LE-DUC — Un amas confus de débris empruntés de tous les côtés, sans liaison et sans harmonie, sorte de squelette gothique revêtu de haillons romains cousus ensemble comme les pièces d'un habit d'arlequin. Un "Palais des fées" ...

11.

ILLUMINATION

KEITH HARING —

Journal de Keith Haring

Il ne faut pas désespérer parce que si on le fait, on abandonne et on s'arrête. Vivre avec une maladie mortelle donne une toute autre perspective sur la vie. Non pas que j'ai eu besoin d'avoir peur de la mort pour apprécier la mort, car je l'ai toujours aimée. La vie est si fragile. Une ligne infime la sépare de la mort. Il est clair que pour moi, je me déplace sur cette ligne.

Footnote to Howl, Allen Ginsberg

Holy!
The world is holy! The soul is holy! The skin is holy! The nose is holy! The tongue and cock and hand and asshole holy!
Everything is holy! everybody's holy! everywhere is holy! everyday is in eternity! Everyman's an angel!
The bum's as holy as the seraphim! the madman is holy as you my soul are holy!
The typewriter is holy the poem is holy the voice is holy the hearers are holy the ecstasy is holy!
Holy Peter holy Allen holy Solomon holy Lucien holy Kerouac holy Huncke holy Burroughs holy Cassady
holy the unknown buggered and suffering beggars holy the hideous human angels!
Holy my mother in the insane asylum! Holy the cocks of the grandfathers of Kansas!
Holy the mysterious rivers of tears under the streets!
Holy New York Holy San Francisco Holy Peoria & Seattle Holy Paris Holy Tangiers Holy Moscow Holy
Istanbul!
Holy time in eternity holy eternity in time holy the clocks in space holy the fourth dimension holy the fifth
International holy the Angel in Moloch!
Holy the visions holy the hallucinations holy the miracles holy the eyeball holy the abyss!
Holy forgiveness! mercy! charity! faith! Holy! Ours! bodies! suffering! magnanimity!
Holy the supernatural extra brilliant intelligent kindness of the soul!

PATTI SMITH — Pourquoi ne puis-je écrire des mots qui réveilleraient les morts ?

Illuminations, Rimbaud (Les Villes)

Ce sont des villes ! C'est un peuple pour qui se sont montés ces Alleghanys et ces Libans de rêve ! Des chalets de cristal et de bois qui se meuvent sur des rails et des poulies invisibles. Des fêtes amoureuses sonnent sur les canaux pendus derrière les chalets. La chasse des carillons crie dans les gorges. Sur les plates-formes au milieu des gouffres, les Rolands sonnent leur bravoure. Sur les passerelles de l'abîme et les toits des auberges, l'ardeur du ciel pavoise les mâts. L'écroulement des apothéoses rejoint les champs des hauteurs où les centaureses séraphiques évoluent parmi les avalanches. Des cortèges de Mabs en robes rousses, opalines, montent des ravines. Là-haut, les pieds dans la cascade et les ronces, les cerfs têtent Diane. Les Bacchantes des banlieues sanglotent et la lune brûle et hurle. Des châteaux bâtis en os sort la musique inconnue. Toutes les légendes évoluent et les élans se ruent dans les bourgs. Le paradis des orages s'effondre. Les sauvages dansent sans cesse la Fête de la Nuit.

12.

SAINT EUSTACHE MARTYR

Balthazar Baro

EUSTACHE —

À peine étais-je entré dans la forêt obscure
Qu'un cerf puissant de tête et grand outre mesure
S'est campé devant moi ferme comme un rocher,
Mes chiens que j'animais afin de l'approcher,
Loin de presser la bête, et de leurs dents pointues
Lui déchirer les flancs, ressemblaient des statues.
Enfin portant mes yeux du spectacle étonnés
Tantôt sur les deux chiens que Trajan m'a donnés
Et tantôt sur le Cerf, ô prodige ! ô merveille !
À peine en le contant crois-je encor que je veille,
J'ai vu sur une croix s'étendre et s'élever
Ce Dieu qui s'est fait homme afin de nous sauver.
Frappé de cet objet ainsi que d'un tonnerre
Mon corps pâle et tremblant a mesuré la terre,
Et si j'ai pu survivre à cet étonnement
C'est en quoi le miracle a paru doublement.

Le Mystère Saint-Eustache

« Riding the Stag »*

Spectacle théâtral déambulatoire, en 12 stations.

(durée : 1H30 environ)

Conception et mise en scène : Laurent Charpentier

Scénographie in situ : Johnny Lebigot

Musiques improvisées par Naïssam Jalal (flûte et voix) et Thomas

Ospital (orgue)

Textes interprétés par Clément Barbertéguy, Antonia Berger, Luc

Cerutti, Nicolas Chailley, Laurent Charpentier, Marie-Armelle

Deguy, Lucie Gaillard, Philibert Louis, Raphaël Mannier, Jeremy

Matias da Silva, Samy Ménétré, Antoine Pelé, Yann Pichot,

Mirabelle Rousseau, Louise Savatier, Lucie Weller, Matthieu

Welterlin, et la participation de Jonas Pätzold.

Création sonore : Madame Miniature. Assistant à la mise en scène :

Antoine Pelé.

Dans la légende arthurienne, Merlin prend l'apparence d'un grand

cerf blanc, symbole de sagesse, ou le chevauche. Arthur se

déguise en Cernunnos, le dieu cerf. « Riding the Stag ! »

« Mystique assurément, qu'il incarne le bien ou parfois le mal, le roi

de nos forêts hante également les domaines légendaires et

poétiques. Indompté, le cerf nous invite à « rêver sur nos rêves. »

Jean-Paul Grossin

Commentaire du spectacle, par François Regnault.

Déambulation sublime dans Saint-Eustache, en douze stations

Le vendredi 2 février 2024 eut lieu par deux fois dans l'Église Saint-Eustache, à Paris, un spectacle intitulé *Riding the Stag*, (*Chevaucher le Cerf*), à l'occasion des huit-cents ans de cette paroisse.

Ce fut l'occasion de croiser les aventures, les pérégrinations et les métamorphoses de cet animal fascinant et mystérieux, dont les bois, non pas indices de son âge, se prêtent à d'étranges parades.

Mais Laurent Charpentier, le metteur en scène si inspiré de cette déambulation, nous dit que « ce cerf crucifère se retrouve dans maintes cultures et religions. » Et de nous dire, au début de ce que, citant Mallarmé, il appelle un « songe épars » dans cette église, qu'il nous introduit au songe qu'aurait eu un chasseur tombé de son cheval après avoir entendu un cerf lui dire, après avoir été visé par lui : « Pourquoi me persécutes-tu ? »

Il semble, comme nous le content des légendes, l'une d'entre elles notamment originaire de Turquie, que cet animal se révèle comme Cerf de Lumière, dans la première station qui nous est proposée, assis que nous sommes dans la nef, avant d'être invités à la remonter vers l'entrée de l'église, et avoir été initiés à ce qu'abrita alors cette forêt périlleuse que Marie de France évoque dans ses lais, et Shakespeare aussi dans ses *Commère de Windsor*. Et ce d'après le récit, récent semble-t-il, d'une Chasse sacrée.

Lorsque nous nous sommes éparpillés dans le centre de la nef, voici qu'ensuite, de la chaire de prédication, une charmante petite fille nous récite *La légende de saint Julien* (l'hospitalier) de Flaubert, qu'elle dialogue avec le héros juché en face d'elle, dans le banc d'œuvre, à qui on prédit qu'il tuera son père et sa mère : et c'est ce qui se produira !

Un lépreux le sauvera de cette issue sanglante.

Car le sang, on ne peut l'oublier, fait partie de la chasse...

Mais voici que nous nous rendons maintenant tous ensemble vers les chapelles latérales de l'église.

C'est Laurent qui nous dira en personne l'évocation par Pierre Klossowski de Diane et du récit quasiment théologique de sa relation avec Actéon, qui avait surpris la déesse nue, et qui est changé en cerf et dévoré par ses chiens.

Puis dans la chapelle suivante de ce côté nord, où est exposée une œuvre destinée par Keith Haring, mort du sida, (*La vie du Christ*) à ce lieu et à ceux qui s'étaient occupés de lui ainsi que du destin d'autres malades, un homme qu'on croirait nu, tout peinturluré des pieds à la tête de dessins sur son collant intégral d'un blanc immaculé, nous livre des pensées de Haring, comme il en reprendra d'autres à la fin.

Nous atteignons ensuite la chapelle de la Vierge (avec une statue d'elle par Pigalle, et nous nous assoyons pour entendre l'actrice Marie-Armelle Deguy nous évoquer l'histoire de Diane, cette fois-ci, racontée par Ovide. Il a surpris nue la déesse au milieu de ses nymphes, et c'est elle qui se venge de lui en le métamorphosant en cerf, et ses chiens, qui ne le reconnaissent pas, le dévorent.

Nous nous devinons au milieu de la visite, car nous sommes dans l'abside du sanctuaire, et nous imaginons que nous allons retourner à notre place inaugurale par le côté sud de l'église.

Nous éprouvons alors le sentiment des temps écoulés, d'abord légendaires et mythologiques, et peut-être à présent historiques, plus récents, puisque voici que dans une nouvelle chapelle, où nous regardons un corps étendu de jeune homme, supposé royal, dépecé selon les règles culinaires du découpage des cerfs, de la queue à la tête, selon le mode d'emploi d'un Livre de chasse. Quoi donc ? La vie du cerf aurait-elle pris fin ?

Est-ce sur sa dépouille que veille cette sainte Agnès dans une autre chapelle, revêtue de ses cheveux jusques aux pieds ? Elle est là parce que c'est à la place de cette chapelle qui lui était consacrée qu'on édifia en 1223 – il y a donc huit-cents ans – l'église Saint-Eustache.

Nous retournons donc dans la nef, non sans avoir écouté un beau passage d'un livre allemand *L'arrière-saison*, d'Adalbert Stifter.

C'est pour entendre Catherine de Médicis, perchée sur une échelle, s'adressant à ses fils, et recommandant le massacre de la Saint Barthélémy au jeune Charles IX, que cela rend carrément exalté et délirant.

Car c'est bien de cette église qu'alors sont partis ceux qui se livrèrent au massacre des Protestants et de leur chef l'Amiral de Coligny (il a sa statue à l'Oratoire du Louvre, côté rue de Rivoli). Le dialogue est tiré d'une œuvre de Jean Teulé. Car il n'est pas question d'oublier les crimes du passé.

Puis nous sommes invités à nous diriger dans le chœur même de l'église et, assis dans ses stalles, nous entendons de courtes citations d'auteurs divers, évoquant l'art gothique, hommage à cette même église (Chateaubriand,

Viollet-le-Duc, etc.), puis des illuminations tirées de Keith Harig, Allen Ginsberg, Patti Smith et Arthur Rimbaud.

Il restait à Laurent de nous dire, à l'entrée des stalles, le passage d'une tragédie *Saint-Eustache martyr*, de Balthazar Baro, du XVII^e siècle, contant la vision du saint par lui-même : entre les bois du cerf, la Croix.

On ne suit pas un tel chemin initiatique sans se pénétrer de l'univers singulier qu'il évoque, de façon tantôt mythique, mystique, artistique, parfois tragique, voire comique, ni sans que s'insinue dans l'âme du promeneur, dans ses pas, dans la variation de ses points de vue, au sein même de tant d'échos et de résonances, l'impression physique d'un passé englouti, et le sentiment intime d'un temps à certains égards *retrouvé*.

Y contribuaient d'ailleurs les étonnantes arborescences forestières conçues par Johnny Lebigot : troncs, branches, branchages, nœuds de plantes et de feuillages, bouquets, et ces bois partout disposés comme ceux mêmes du cerf, par la multiplicité de ces Y si évocateurs de ramures.

On était aussi emportés par les improvisations à l'orgue de Thomas Hospital, et par la flûte ou les mélodées de Naïssam.

Comme si errer dans l'édifice, médiéval et classique rappelait les mansions médiévales des Mystères.

Comme si une sorte de nature reprenant ses droits et ses hantises dans ce vaisseau remontant à ces anciens temps, rassurait les mortels qui s'offraient à elle, que la vie, peut-être, ne cesse pas.

François Regnault

5.2.24

Note savante : « Les bois de cerf sont un organe fascinant notamment pour les scientifiques qui en étudient toutes les caractéristiques. Nous retiendrons l'originalité de ce tissu osseux tant sur le plan du cycle de croissance, de son contrôle et de son histologie particulière que sur le plan de la vitesse de croissance incomparable à tout autre tissu minéralisé du règne animal. »
